

Mireille Boitier

**Le vol
des coccinelles**

Mireille Boitier

Le Vol des coccinelles

© Mireille Boitier, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1780-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Ecrire me plaisait parce que c'était une invitation
à se glisser sous la réalité des choses,
à voir non seulement l'arbre mais
aussi les insectes qui vivaient dans son infrastructure,
à découvrir que tout est connecté dans l'écologie du langage et de la vie.*

Le coût de la vie, Deborah Levy

Elle ne voulait pas croiser son regard.

Accroupie dans l'ombre d'un coin de parc, elle feignait d'écouter une conversation qui lui échappait. Son corps tremblait d'une agitation intérieure qu'elle ne maîtrisait pas. Un désir inconnu l'immobilisait, aimant puissant prêt à la faire basculer dans ce qu'elle s'était toujours interdit.

Autour d'elle, des groupes pique-niquaient sur des tapis de sol. Jamais une personne seule. Toujours des couples, des bandes bruyantes. Elle, pourtant, cherchait un pays imaginaire où se réfugier. Elle s'était jointe aux bibliothécaires qu'elle connaissait grâce à sa thèse. Elle était là pour elle. Elle le savait. Hypocrisie lâche : elle ne voulait qu'être près d'elle.

Les conversations, banales, soudaient le groupe. Elle s'y sentait à l'aise. Enseignante, la seule parmi elles, elle avait été adoptée quelques mois plus tôt. Leur curiosité, leur admiration pour son travail, lui plaisaient. Elle gérait leur emploi du temps comme on sert un plat à table.

Les rires éclataient sans cesse. Elle riait aussi, sans toujours comprendre. La bibliothécaire qui lui plaisait parlait rarement, d'une voix douce, presque inaudible. Quand le sujet du pass sanitaire surgit, elles dirent leurs peurs, leurs colères, la fatigue de devoir gérer un public à vif. Elle, silencieuse, pensait à l'école, à l'interruption brutale des cours, plus grave à ses yeux que les restrictions en bibliothèque. Elle écoutait, attentive.

Elle la vit reprendre du flan de courgettes. « Tout est bio », précisa-t-elle. Elle remarqua qu'elle mangeait peu, qu'elle boudait les desserts. Cela lui plut. Leur proximité lui coupait l'appétit. Les autres la taquinèrent : une invitée économique, bientôt réduite à manger des insectes, elle qui les étudiait tant. Elle rit avec elles.

La rumeur du boulevard traversait le parc, discrète. À côté, des jeunes s'essayaient à la slackline. Elle enviait leur âge. Elle aurait aimé pratiquer ce sport pour la séduire. Elle n'arrivait pas à se détacher de son regard, comme un souffle calé sur le sien. Quand elle l'évitait, elle avait l'impression de la décevoir.

Puis elles rangèrent les sacs, jetèrent les déchets. Son corps lui parut lourd,

inadapté à cette séparation.

Coleopterorum Catalogus.

Certaines espèces ont de longues pattes fines, à peine velues, attachées à une carapace luisante, teintée de violet ou de vert translucide. D'autres, plus longilignes, s'agrippent à leur corps grâce à des ailes transparentes. Ce sont des coléoptères. Jamais elle n'aurait imaginé éprouver une telle admiration pour cette planche remplie d'insectes. Jusqu'ici, elle n'y prêtait aucune attention, sinon un rejet instinctif, par crainte des piqûres et des démangeaisons insoutenables. Seules les coccinelles échappaient à son indifférence : elle leur vouait une affection particulière. Elle gardait ce souvenir d'enfance où, au sommet de son index, les membranes fragiles d'une coccinelle déployaient leurs élytres arrondis avant de s'envoler, rouge-orangé, vers la promesse d'un fiancé. « Là où elles s'envolent, se trouve ton prince », lui avait-on dit.

En ce moment, c'était dans la grande salle de la bibliothèque qu'elle venait, depuis trois jours, consulter les planches où figuraient ces bêtes qu'elle avait si souvent vues traverser les carreaux rouges et poreux de la maison familiale. Autrefois, elle les écrasait avec véhémence, sans chercher à savoir ce qu'elles faisaient là. Désormais, elle s'asseyait dans le recoin près de la grande fenêtre, là où la lumière était la plus propice à explorer les formes et les couleurs. Elle s'était familiarisée avec ce vocabulaire savant, elle qui se souvenait de dissections de mollusques et d'observations de matières boueuses grouillant d'invertébrés repoussants. Elle avait choisi les sciences de la vie et de la terre par amour immodéré de la nature. Étudier, comprendre la biodiversité, c'était découvrir un monde vivant qui peuplait ses rêves.

Son nom était Claire Maneval.

Depuis trois jours, Claire se faisait apporter un chariot de livres : d'énormes volumes qu'elle peinait à feuilleter. Comment déchiffrer ces milliers d'espèces que leur collectionneur, Louis Joseph Gaspard Desplaces, avait consacré sa vie à inventorier ?

C'était bien avec cet entomologiste renommé qu'elle s'apprêtait à plonger dans l'univers des arthropodes. À quarante-cinq ans, sept mois et quelques jours, elle avait entrepris une thèse. Un défi démesuré qui l'obligeait à partager son temps entre ses recherches et son enseignement au lycée. Le temps, elle l'avait.

Elle vivait seule depuis plusieurs années, après des séparations successives. Elle avait décidé de ne plus s'investir dans une vie de couple. Sa petite maison mitoyenne, dans une bourgade à une trentaine de kilomètres de son établissement, lui suffisait. La ville l'épuisait par son bruit, sa foule, son rythme. À la campagne, la nature tempérait le silence et la tranquillité. L'amour lui manquait-il ? Elle n'en attendait plus rien.

Louis Joseph Gaspard Desplaces occuperait cette place dans sa vie, pour les années à venir. Elle avait entendu parler de lui dès son enfance : tout le monde connaissait son nom dans le village où elle avait grandi. On l'appelait « le savant ». Elle l'imaginait avec une longue barbe blanche, un peu ermite, arpentant sans fin la forêt, vêtu de guêtres aux lacets de cuir. Il apparaissait comme un personnage de conte, à la fois inquiétant et fascinant.

C'est la première photo de lui que Claire vit sur Wikipédia : Louis Desplaces, entomologiste. Une photo jaunie, presque familière, comme celle d'un ancêtre découvert au fond d'une malle dans un grenier. Il a la moustache d'un jeune homme de l'époque. La photo date de mille huit cent quatre-vingt-dix ; Louis Desplaces a vingt-quatre ans. Ses cheveux clairs contrastent avec son vêtement foncé. Il devait être très blond. Sa veste est accrochée au premier bouton, puis s'ouvre en formant un triangle désordonné. On distingue un col blanc : c'est probablement sa chemise. Il a le teint éclatant et un visage de poupon. Loin de la légende du vieil homme de la forêt, qui se nourrissait de cucurbitacées presque toute l'année et ne chauffait jamais son château. Il ne mangeait pas de viande. Homme d'hier, homme d'aujourd'hui. Ce qui surprend, c'est son regard lumineux qui dévie l'objectif, laissant apparaître une certaine tendresse. Cet homme lui plaît.

On doit remplir une fiche pour demander les livres. Claire écrit *coléoptères* sur la ligne « sujet » et *Louis Gaspard Desplaces* sur la ligne « auteur ». Elle le mentionne aussi sur la ligne « autorité auteur ». Elle avait obtenu auparavant son pass de recherche étudiante pour accéder aux livres.

Elle tend la fiche rose à la bibliothécaire et remarque son badge : Aurore. Celle-ci vérifie avec attention l'exactitude des renseignements inscrits sur la fiche. Elle ajoute ensuite un code, avec des lettres et deux chiffres, pour permettre aux magasiniers de localiser les documents.

— Cela prendra quelques minutes pour aller chercher les ouvrages dans nos magasins ; nous vous les apporterons.

— Quel est votre numéro de place ?

— Quarante-deux.

Claire retourne s'asseoir dans le silence de la salle. Tout est feutré. On ose à peine marcher sur la moquette rouge, de peur que les bruissements de chaque pas dissipent la concentration.

De sa place, elle observe la ville et ses hauteurs à travers de grandes baies vitrées. Les arbres qui entourent le bâtiment semblent petits et lointains.

Elle scrolle toutes les données accumulées sur Louis Desplaces en attendant les livres. Elle pense à lui, marche avec lui, regarde le ciel en cherchant sa présence. Une odeur de renfermé se mêle à la transpiration des occupants de la salle. Les murs disparaissent derrière les rayonnages de livres. Chaque table dispose de prises pour brancher les ordinateurs. Quelques prénoms gravés s'enlacent sur le bois et détournent son regard.

Louis Desplaces défile sur l'écran. Mort à quatre-vingt-douze ans. Veuf depuis dix-huit longues années. Comment avait-il pu combler cette solitude sans Marthe, celle qui partageait toutes ses passions ? Celle qui répertoriait, une à une, dans le désordre, les collections de son mari, les taxons qu'il décrivait avec un savoir immodéré, déclinant sans cesse les variétés à l'infini. Celle qui, de temps en temps, dépoussiérait les étuis où fourmillaient les petites bestioles, dont on voyait le corps se détériorer, s'éparpiller et se dessécher sous l'effet des années. Il ne lui restait que la servante comme compagnie, qui se contentait de faire la cuisine et le ménage.

À bout de bras, Aurore apporte les énormes livres sur les coléoptères. Elle se tient le corps courbé au-dessus des épaules de Claire lorsqu'elle les laisse glisser, un à un, avec précaution sur la table. Claire, surprise, s'extirpe de la vie de Louis Desplaces. Les bras d'Aurore fléchissent sous le poids volumineux, mais elle ne laisse rien paraître de la souffrance que cela pourrait causer. Elle explique à Claire qu'elle a trouvé un ouvrage sur certains hyménoptères et hémiptères des pays d'Orient. Sans doute pour cela apporte-t-elle les livres elle-même : insectes identifiés par Louis Desplaces durant son périple de jeunesse, de la Palestine à la Grèce, en passant par la Turquie. Claire sait que, dans quelques temps, elle devra

se rendre dans d'autres lieux en France où il aurait pu léguer ses collections.

Quel métier d'un autre temps : bibliothécaire ? Claire a l'impression qu'Aurore est en osmose avec la connaissance. Elle paraît aussi frêle qu'une feuille de papier. Ses journées semblent passées à l'écart du monde. Elle ne vend rien, ne fabrique rien, parle peu. Les mots sont ses seuls interlocuteurs. Claire pense que c'est un enfermement à la fois triste et merveilleux.

On dit que cette ville est la mieux adaptée au vélo : la plus plate du pays. Claire fait partie de ces adeptes, quelle que soit la météo. La fraîcheur matinale happe tous ses sens et capture les nuances du ciel. Elle pédale le long des files de voitures en stationnement, la bise lui balayait le visage. Elle penche la tête, le front en avant, les poignets posés sur le guidon pour repousser la pluie. Un corbeau ramasse des déchets oubliés par les éboueurs : il faut l'éviter. Ces corbeaux ont été introduits pour chasser les pigeons. Quelle drôle d'idée ! Ne pas chuter, aller vite, éviter d'être accroché, ne pas se prendre les rails du tramway, slalomer entre les voitures : tout est automatisme. Ne pas être en retard, les élèves l'attendent.

Combien de fois leur a-t-elle répété la même chose : les cellules, la biodiversité, la planète, les sols, les agrosystèmes, la fécondation, le microbiote, les pathogènes... Les mots tournent en boucle dans sa tête, elle les dompte, les fait danser. Ils prennent toute la place dans ses pensées, camouflant les jours heureux du passé.

Claire aime chaque chevauchée sur son vélo. Instant bref, éphémère, où elle repasse le film de certains moments de sa vie. Elle pense parfois à l'amour, à cette peur de ne plus le revivre. Ne plus sentir les parfums nouveaux, la peau de l'autre, cette inconnue. Celle qui surprend par ses plis, tantôt vieilliss, tantôt juvéniles, jusqu'à paraître suspecte. Aux premiers instants de plaisir, pulpeux, charnus, fruits défendus dont elle s'interdit de prononcer le mot « sexe ».

La mélancolie n'a pas sa place dans ses journées. Elle laisse son être s'arracher au vacarme et à la tyrannie des heures de cours. Chaque salle impose son identité : l'odeur sèche du bois usé des tables et des chaises, familière et entêtante. Les livres neufs exhalent des vapeurs d'alcool, promesse factice de renouveau à chaque rentrée. Sous le poids d'un savoir répétitif et lassant, elle s'obstine à paraître légère, presque insouciant. Elle est vêtue la plupart du

temps, d'un jean et d'un petit collier aux perles rouges.

Chaque rentrée la confrontait à de nouvelles collègues, toujours plus jeunes. Elles entraient, décontractées, les mains dans les poches d'un pantalon de flanelle, vêtues d'un pull à col roulé et de baskets qu'elles semblaient prêtes à porter toute l'année.

Elles parlaient sans retenue de leurs histoires de cœur et de sexe, de leurs week-ends militants pour l'écologie ou les associations de soutien aux migrants et aux mal-logés. Certaines confiaient leur désir d'enfant, leur projet de PMA, leurs amis gays. D'autres racontaient le congé parental de leur compagnon, une année sabbatique pour un tour du monde en famille, ou le plaisir d'une moussaka préparée par leur partenaire au Cookeo.

Claire, elle, évoquait sa vie amoureuse à coups de *on*, s'efforçant de ne jamais se trahir. Elle était passée d'une salle des professeurs aux discussions de vacances en camping GSU et aux débats sur la parentalité selon Dolto, à cette époque obsédée par le bien-manger et la culpabilité des déchets.

Comment se libérer de ce monde d'avant ? Elle se réjouissait de certaines évolutions, même si d'autres heurtaient son éducation. Elle restait sur ses gardes face à ces combats, troublée par leur excès. Et toujours, elle percevait les regards réprobateurs quand elle sortait de son Tupperware une cuisse de poulet aux poivrons, en toute saison.

Elle mangeait encore de la viande, tout en détestant l'idée qu'on tue les animaux. Elle portait en elle le souvenir déchirant des petits chevreaux abattus puis servis, chaque Pâques, à la ferme familiale. Désormais, elle s'interdisait caprins, ovins et veaux. Elle aurait voulu vomir tout ce qu'on lui avait fait avaler, sauf le poulet rôti, dernier rituel familial du dimanche.

Être ailleurs, c'était le mouvement perpétuel de sa vie. Portée par la curiosité, par le désir d'aventure, elle voulait fuir les siens parce qu'ils l'aimaient trop. Sa seule solution avait été de les faire souffrir par son absence. Elle vivait dans cet excès d'affection qu'il fallait rompre, juste pour se prouver qu'elle pouvait faire mieux qu'eux. Petite, elle attrapait les mouches collées aux vitres pour leur arracher les ailes. Elle se souvenait de cette pulsion irrépressible qui la libérait de leur présence.